



Bernard Rancillac

La Figuration Narrative, entre peinture et politique

Représentative de la vitalité de l'art français des «Trente glorieuses», la Figuration Narrative est née de l'action du critique d'art Gérard Gassiot-Talabot et des peintres Bernard Rancillac et Hervé Télémaque lesquels en juillet 1964, organisent ensemble au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris l'exposition «Mythologies quotidiennes». Au moment même où le Pop Art triomphe à la Biennale de Venise (le Grand Prix

de peinture est attribué en juin 1964 à Robert Rauschenberg) et s'impose en Europe, l'exposition «Mythologies quotidiennes» réunit des artistes qui à l'instar de leurs homologues américains, placent la société contemporaine et ses images au cœur de leurs œuvres. Parmi eux, on compte Arroyo, Bertholo, Bertini, Fahlström, Klasen, Monory, Rancillac, Recalcati, Saul, Télémaque, Voss.

Hervé Télémaque, «La pluie N° 2», acrylique sur toile, 1969





Jacques Monory

Cependant, il faut lire dans les œuvres des artistes de la Figuration Narrative, une critique sociale forte et incisive. Plus que les américains, les français ont compris le potentiel subversif de leurs œuvres dans un climat international tendu. Les guerres d'Algérie et du Vietnam ainsi que la Guerre Froide donnent lieu à des images chocs. La Figuration Narrative va donc se démarquer de la neutralité sociale de l'École de Paris aussi bien que du formalisme du Pop Art américain en dénonçant les aliénations de la vie contemporaine.

Inspirés par la photographie, la publicité, le cinéma et la bande-dessinée, les peintres de ce mouvement interrogent l'actualité pour faire la critique du quotidien et des mythologies, politiques, sociales, morales qui en découlent. Engagés politiquement, bon nombre sont des militants. «A l'origine de toute création artistique, il faut une émotion. Très souvent, chez moi, elle est de nature politique» déclare Rancillac.

Gérard Fromanger, série sens dessus dessous, Bouche à bouche jaune, 2003



lac. A cela s'ajoute, leur proximité avec les penseurs Michel Foucault, Pierre Bourdieu, Gilles Deleuze ou Herbert Marcuse.

Ainsi, contemporains des événements de Mai 1968 à Paris et souvent animateurs de l'atelier populaire de l'École des Beaux-Arts, les artistes de la Figuration Narrative ne cacheront pas leur intérêt pour les thèses révolutionnaires d'extrême-gauche, prêteront leur talent à la réalisation d'affiches de propagande ou immortaliseront les héros de mai tel Cohn-Bendit.

Dans la collection d'art moderne du Musée National d'Histoire et d'art, bon nombre de ces grands noms sont présents tel Jacques Monory (né en 1924) qui se préoccupe de la violence dans la réalité quotidienne. À partir de photographies, il peint de grandes toiles souvent découpées en plusieurs parties comme des séquences cinématographiques. Là, il parle de crimes, de police, de prisons, de mort, de politique et de technologie. Monory pose un regard critique sur la société, les accumulations de catastrophes et les faits divers. L'œuvre phare de l'artiste conservée à Luxembourg est «Meurtre N° XVIII». Issue d'une série de 22 pièces initiée en 1968, cette œuvre témoigne à l'instar de séquences cinématographiques de la violence urbaine. Formidable construction plastique et narrative, l'huile sur toile aux élans monochromes bleus est aussi efficace qu'un bon polar hormis que dans cette conception l'assassin est le système.

L'autre figure remarquable de ce courant est Gérard Fromanger auquel le musée a consacré une exposition monographique en 2006. Né en 1939 l'artiste est selon Serge July «Le peintre des natures vivantes». Depuis 1968, l'artiste affectionne à puiser son inspiration dans et surtout à dénoncer la mondialisation, la consommation à outrance, les inégalités sociales, l'anonymat dans la masse. Gérard Fromanger depuis 50 ans produit une peinture engagée. Militant, il a rendu hommage dans certaines de ses

œuvres à Pierre Overney, militant maoïste, assassiné le 25 février 1972, à la porte des usines de Renault Billancourt, par un vigile. Au MHNA, l'œuvre la plus représentative est sans doute «Le Prince de Hombourg» – quintuple portrait de Gérard Philippe.

Bernard Rancillac, co-fondateur avec Hervé Télémaque du mouvement est sans doute l'artiste le plus engagé politiquement et le plus virulent. Malgré ses 83 ans, il n'a pas hésité, en mai 2015 lors d'une exposition à Bruxelles, à vandaliser au feutre une œuvre dont il conteste la paternité. D'après Patrice Trigano: «Les œuvres de Bernard Rancillac témoignent directement ou indirectement de ses préoccupations socio-politiques. Se définissant comme un «animal politique» ayant vécu l'horreur par procuration, il déclare: «Je ne peux détourner les yeux des champs de bataille, des charniers, des villes assiégées, des tribunaux, des salles de réunion, d'opération ou de torture, tous les lieux en ce monde où le monde se fait,

Gérard Fromanger, Fleury-Villandry ou la Nouvelle société dans la France éternelle, 1971



effroyablement vite, sans moi, sans nous.» Nonobstant le glamour n'est pas absent de la production de Rancillac par le biais de ses portraits de stars du show business ou du cinéma hollywoodien, de joueurs de jazz mythiques, ou d'écrivains de la Beat Generation. La charge érotique et les tensions dramatiques entrent en symbiose avec le charme des stars immortalisées.

Quant à Hervé Télémaque, peintre d'origine haïtienne, né en 1937, il nous plonge dans son univers du banal où trônent des objets usuels: toiles de tente, chaussures, slips... Il réalise ainsi un inventaire mystérieux et ambigu afin d'aller au-delà des apparences et créer une atmosphère poétique voire ésotérique. Avec Télémaque, c'est un peu la métaphysique du pop que nous touchons du doigt.

Le MNHA peut également s'enorgueillir de posséder dans son fonds des œuvres de Gudmundur Gudmundsson plus connu sous le pseudonyme de Erró. Né en 1932 à Ólafsvík en Islande, il fait ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Reykjavik (1949-1951), puis à celle d'Oslo (1952-1954). Sa première exposition personnelle a lieu en 1955. Dans les années soixante, il expose avec les artistes de la Figuration narrative. Erró accumule des images de toutes sortes. À partir de photos d'actualité, de publicités, de bandes dessinées, d'affiches de cinéma, de reproductions d'œuvres et de documents politiques, il peint d'immenses compositions très colorées en jouant sur les décalages et les oppositions. Favorisant les chocs visuels et mêlant les temporalités et les espaces, les créations d'Erró sont cocasses, troublantes, empreintes d'humour et de dérision. Éminemment politique et critique, son œuvre dénonce la guerre (de celle du Vietnam à l'invasion américaine en Irak), les pouvoirs totalitaires ou la consom-

mation de masse. La conquête spatiale lui inspire aussi de nombreux collages où des cosmonautes côtoient des odalisques d'Ingres. L'islandais pique au vif encore et toujours les aberrations de notre société: consommation à outrance, érotisme mercantile, conflits, américanisation de l'existence

Arroyo (né en 1937) est l'incarnation parfaite de l'artiste activiste qui va s'engager dans la lutte lors de Mai 1968 et surtout contre Franco. Sa peinture est chargée de messages subversifs et de critiques politiques et sociales. Arroyo va produire en 1965 avec Gilles Aillaud et Antonio Recalcati, l'œuvre qui le rendra célèbre «*Vivre et laisser mourir ou la mort tragique de Marcel Duchamp*» Cette peinture collective résolument provocatrice au titre éloquent, figure l'assassinat du père de l'art contemporain Marcel Duchamp (1887-1968) par les trois artistes. Outre des copies de pièces emblématiques de Duchamp (Nu descendant l'escalier n°2,

Fontaine et Le Grand Verre), cinq panneaux composent une séquence délibérément narrative. Le récit, à l'instar d'une intrigue policière, montre les exactions successives des trois artistes depuis l'interrogatoire de Duchamp, son meurtre et la liquidation du cadavre jeté du haut d'un escalier. Dernier opus du brûlot, la scène finale transforme les acteurs du *Pop Art* et du *Nouveau Réalisme* en porteurs d'un cercueil recouvert du drapeau américain. Cette peinture iconoclaste entendait malmener «l'idéalité de l'acte créateur» incarné par Duchamp.

L'autre grand représentant de la Figuration narrative est Valerio Adami (né en 1935) renommé pour ses aplats de couleurs acidulées et ses formes nettes contournées d'un tracé noir épais, qu'il étale minutieusement sur la toile à la manière d'une bande dessinée.

Enfin, citons dans la collection du MNHA, la présence des œuvres de l'attachant Gilles Aillaud disparu en 2005 qui va se spécialiser dans la représentation des animaux dans les zoos afin de scruter l'«ambiguïté» de la relation induite entre geôliers (les hommes) et détenus (les bêtes) par cette «séquestration silencieuse et impunie». Il faut dire que les zoos de l'époque n'étaient pas les parcs animaliers soignés et réfléchis que nous connaissons actuellement, mais plutôt des univers concentrationnaires de carrelages et de béton. Cette dénonciation est en parfait adéquation avec celle de la société de consommation d'avant le premier choc pétrolier. Puissante est également la figure du doyen du courant qu'était André Fougeron (1913-1998), un ancien métallurgiste devenu peintre, membre du parti communiste et dont le travail s'orientera vers le réalisme socialiste tout en regardant vers les grands maîtres comme Courbet. Assurément, Fougeron voyait la vie en rouge.



Bernard Rancillac 1931. «JOAN» d'après une photo Warner, 1990

Gérard Fromanger «Le rouge et le noir dans le Prince de Hombourg», Série Pétrifiés, 1965



© MNHA